

c'est dans le même but que Monsieur le curé le bénit ?

Est-ce que peut être on devient meilleur chrétien en mangeant du pain de grain dont la semence a reçu de l'eau bénite ?

P. Tu finis toujours par railler quand nous parlons de ces sujets-là.

A. Sérieusement, je cherche à quoi peut profiter cette bénédiction puisqu'il me paraît évident qu'elle ne peut pas servir au grain, tu conviendras de cela avec moi. Je pourrais encore te demander comment il se fait que chez les Irlandais, peuple éminemment adonné au côté le plus superstitieux des doctrines de l'Église romaine, un si grand nombre d'entre eux soient morts parce que la patate a manqué aussi chez eux. Je suis pourtant sûr que la plupart des germes qu'on a portés dans leurs Églises pour faire bénir ont été plongés dans le bénitier, car c'est là leur coutume ; mais j'ai un reproche plus grave que celui-là à faire au clergé de notre pays, je le blâme de ne pas changer de semence pour le terrain qu'il cultive.

P. Je ne te comprends pas.

A. Eh bien ! le clergé du Canada cultive, ou du moins doit cultiver, le cœur et l'esprit des Canadiens, c'est là le champ qu'il réclame. Depuis longtemps il le sème, et je voudrais qu'il changeât de semence, sans cela toutes ses bénédictions seront inutiles. Je voudrais qu'à la place de ces vieilles idées superstitieuses rapiécées en neuf, il admît dans son sein des idées neuves et pleines de sève. Mais il ne le veut pas. Il craint ce qui est nouveau, ce qui vient d'ailleurs que chez lui, ce qu'on ne connaît pas dit-il (parce qu'on ne veut pas le connaître). Il permettra aux cultivateurs de changer leur semence, parce qu'ainsi ses greniers vides pourront se remplir, mais il ne jettera pas parmi le peuple une semence nouvelle et féconde, car il a peur que vos têtes se remplissent d'idées et vos cœurs de courage.

Il a pour mission de semer quoi ? les paroles de l'Évangile ; mais il ne le fera pas. Il sait que Dieu a dit : "Ma parole ne retournera pas à moi sans effet" et il a peur de ces effets ; il craint la puissance individuelle que développe l'Évangile. Bien plus, il craint qu'on n'apprenne à lire, et qu'on ne lise l'Évangile, qu'on n'aille de soi-même chercher "cette semence incorruptible de la parole de Dieu. C'est là la semence qu'il faudrait jeter, porter sur le cœur des Canadiens, et prier Dieu de la bénir. Mais il ne le fera pas. Il dira semez, semez la vieille semence, elle a été bonne une fois, elle doit l'être encore ; semez et nous la bénirons. Oui vous la bénirez, et de vils insectes la mangeront, et celui qui aime sa patrie, et celui qui aime l'âme de son frère pleureront sur leur pays et peut-être un jour vous en demanderont compte devant le souverain Juge.

UN QUI CROIT A LA BÉNÉDICTION DES GRAINS.

J. F. L.

Anecdotes relatives au Dimanche.

On a dit que ceux qui font du sel par le moyen de l'évaporation, doivent nécessairement violer le dimanche parce qu'on ne pourrait laisser refroidir les chaudières une fois toutes les semaines. Mais un fabricant résolut d'en faire l'épreuve, disant que, s'il lui était impossible d'observer le dimanche, il ne ferait pas de sel. Il avait trente-deux chaudières. Il laissa le feu s'éteindre, et tous les ouvriers s'arrêter du Samedi jusqu'au Lundi. Les ouvriers assistaient au culte public le dimanche. Dans le cours de la saison, ils travaillèrent soixante-dix-huit jours, et produisirent en moyenne plus de deux cents boisseaux de sel par jour ; en tout, quinze mille huit cent soixante-dix boisseaux, et une dépense de six sous pour les choses cassées et pour les ré-

parations. A la fin de la saison, le propriétaire dit à ses voisins qui violaient le dimanche, combien il avait gagné ; mais cette somme dépassait tellement celle qu'ils avaient gagnée eux-mêmes, qu'ils pouvaient à peine le croire. Leurs dépenses pour les choses cassées et les réparations, avaient été en outre bien plus considérables que les siennes. Personne, avec la même grandeur de chaudières, n'avait fait autant de sel que lui.

Deux voisins, dans l'état de New-York, chacun avec un troupeau de brebis, partirent le même jour pour se rendre dans un marché éloigné. L'un partit plusieurs heures avant l'autre, et voyageait tous les jours. L'autre se reposait le dimanche. Cependant, ce dernier arriva au marché longtemps avant son compagnon, avec son troupeau en bien meilleur état. En racontant ce fait, il dit, que, le Lundi, il faisait faire à ses brebis environ dix-sept milles ; le Mardi, seulement seize ; et qu'il diminuait ainsi chaque jour le nombre de milles, jusqu'au Samedi, où il n'en faisait que onze. Mais après s'être reposé le dimanche, son troupeau était de nouveau en état de faire dix-sept milles le Lundi, et de parcourir chaque semaine le même espace. Tandis que les brebis de son voisin, qui ne s'étaient pas reposées le dimanche, pouvaient à peine, les derniers temps du voyage, faire plus de six à huit milles par jour.

Deux hommes d'une autre partie du même état, conduisant chacun un troupeau de brebis, partirent ensemble pour se rendre à un autre marché. L'un se reposait, l'autre voyageait le dimanche. Le premier arriva à sa destination, autant de jours avant l'autre, qu'il s'était reposé de dimanches.—*Edwards.*

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

UN NOUVEAU GENRE DE DISCUSSION.—Monsieur Napoléon Roussel, ministre du St. Évangile, qui prêche maintenant à Londres, a invité le célèbre Père Ravignan, Jésuite, (qui s'est rendu en Angleterre dans le même but,) à un nouveau genre de discussion. Il propose que le "Père" le rencontre dans une salle publique de Londres et parle pendant une demi-heure en faveur du jésuitisme, pourvu qu'il ait la liberté de lire, après cela, l'Écriture-Sainte aussi longtemps ! On dit que le Père Ravignan ne veut pas accepter l'invitation.

UN PROGRÈS EN CHINE.—Il paraît que les Chinois commencent à devenir plus sociables et qu'ils fréquentent à présent les étrangers. Des échanges de visites ont déjà eu lieu entre plusieurs dames anglaises et chinoises, et ces dernières, dit-on, ont été charmées de la réception qu'on leur a faite, et ont promis de renouveler leurs visites. On espère que cela aura une bonne influence.

MARTYRES A MADAGASCAR.—C'est avec douleur que nous apprenons que plusieurs chrétiens de cette île, converties depuis quelques années des ténèbres du paganisme à la religion de notre Seigneur Jésus-Christ, ont dû sceller de leur sang, la foi dont ils faisaient profession. Quatre ont été mis à mort par le feu ; ils ont été cruellement brûlés ; et quatorze ont été jetés dans un affreux précipice. Comme on se l'imagine facilement, un plus grand nombre a souffert d'autres persécutions, moins cruelles, mais pourtant très-violentes encore. Les uns ont perdu leurs places, les autres ont été emprisonnés pour la vie ; d'autres enfin ont dû payer de fortes amendes. Mais les efforts de l'ennemi n'arrêteront pas les progrès de l'Évangile, et nous avons tout lieu de croire que le sang de ces martyrs y sera la semence de l'Église.

L'ESCLAVAGE DANS LE DELAWARE.—Depuis plus de cinquante ans le nombre des esclaves dans l'État de Delaware a constamment diminué. En 1790, on en comptait 9,000, ce qui formait la sixième partie de la population ; maintenant il n'y en a guère plus de 2,000, ce qui ne fait que la quarantième partie de la population actuelle.

L'ARCHEVÊQUE HUGHES.—Ce monsieur est revenu de Rome sans avoir reçu, comme on l'annonçait, le chapeau de cardinal.